

# Écrivains, intellectuels

NOUVELLE ÉDITION



Vertiges

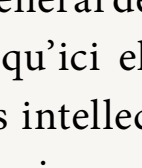
JEAN-YVES COLLETTI ÉDITEUR

Ludger tom Ring l'Ancien (1496-1547), Virgile (1538),  
Musée d'art et de culture, Münster, Allemagne.

## LES ÉCRIVAINS sont-ils des intellectuels ?

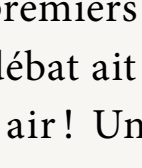
Je suppose qu'en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle et même si, aux yeux d'un certain nombre, de telles idées conserveront encore longtemps un coefficient de décadence pour le moins élevé, suspect, mettons, je suppose : *premièrement*, que les écrivains sont ceux, celles qui travaillent du côté de la langue, du langage, de la et du penser, de l'imaginaire, de la fiction (« du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel », suivant la formule de Yolande Villemaire) ; *deuxièmement*, que les intellectuels sont ceux, celles qui, où qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, métiers, milieux, classes sociales, etc., acceptent de se trouver, de se retrouver sur la place publique pour définir, questionner, déconstruire le monde – comme on a pu dire : « transformer le monde », « changer la vie » – ; *troisièmement* donc encore, que les intellectuels sont ceux, celles à travers qui se propose un ordre nouveau, un nouveau désordre ; *quatrièmement* – je suppose toujours –, que toute question se retourne et qu'il faudra demander : les intellectuels sont-ils des écrivains ?

*quatrièmement* et pour en finir avec ce préambule, je suppose que certains ont lu les conférences de Sartre : « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? », « Fonction de l'intellectuel » et « L'écrivain est-il un intellectuel ? », prononcées au Japon en 1965, publiées chez Gallimard par la suite, et dont je n'ai pas l'intention de parler, sinon juste pour rappeler ces mots très justes que Sartre a eus : « L'intellectuel est quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ».



Choisir de ne s'intéresser qu'aux auteurs de fiction, ceux et celles qui, avant et après tout, ne font « que » dans le langage, dans la langue. Parce qu'essayer de répondre à une question, c'est d'abord, j'imagine, tenter de la cerner. Je ne cherche pas à savoir si tous les auteurs de tous les livres au Québec sont des intellectuels ; je me pose la question de savoir si les écrivains de *fiction* sont des intellectuels. D'ailleurs, selon l'usage, l'auteur d'un livre d'histoire est qualifié d'historien, l'auteur d'un livre de médecine, de médecin, etc. Le sens commun indique que l'écrivain est celui, celle qui écrit. Comme si déjà dans cet « écrit », dans cette écriture, il y allait de l'indicible et du peut-être plus ou moins lisible, du pas lu, du presque pas lu, du qu'est-ce à lire et du qu'est-ce à dire ; que « ce qui reste » détermine la fonction sociale ; lorsqu'il en reste assez – trop ? –, ce sera, selon l'étiquette, un linguiste, une sociologue, une économiste, un politologue, un cuisinier, une mathématicienne, un astrologue, un joueur de hockey, une vedette de cinéma. Ce trop qui reste, c'est ce qui, évidemment, déborde du livre et sort de celui-ci en même temps qu'il fait sortir l'auteur de l'écriture, en même temps qu'il fait sortir, littéralement, l'auteur de son rôle, social, d'écrivain.

Au bout du compte, celui-ci, celle-ci n'est pas, n'est plus, à proprement parler, écrivain. L'autre, l'autre est retourné à son travail d'écriture, se tournant résolument vers son texte. L'opinion publique, celle que personne n'a, mais qui semble « avoir » tout le monde – tout le monde se fait avoir, n'est-ce pas ? –, renvoie cet écrivain à sa fiction, sa face dedans, où toute (autre) fonction s'efface. De celui-ci, de celle-là, il ne reste à peu près rien, rien qu'à signaler qu'il a fait ça, qu'elle fait ça, des livres, des proses, des poèmes, des textes : c'est un écrivain.

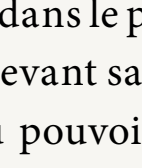


La question – quelle question ? « les écrivains sont-ils des intellectuels ? » – ne soulève pas, pas directement, le problème du *rôle* des intellectuels, non plus qu'elle ne paraît vouloir amener ceux qui tenteraient d'y répondre sur le plan plus général – en ce sens, serait-ce déjà s'avancer ? –, les entraîner, oui, sur le plan plus général des *autres* intellectuels ; mais à la lire, telle qu'ici elle est formulée, « les écrivains sont-ils des intellectuels ? », elle soulève, indirectement au moins, elle laisse voir, sous elle, mot à mot et plutôt clairement, que d'autres intellectuels existent, qui seraient d'ailleurs plus nombreux que les premiers, si toutefois ces premiers en sont, ce sera selon.

Si, dans une très large mesure, la fonction des individus les constitue socialement, la question du rôle des intellectuels ne peut pas être occultée, la fonction des individus les constituant dans et pour la société, tout en les *caviardant* en quelque sorte comme individus – un tout total – puisque visant à les ramener à une simple ou négligeable partie d'un ensemble, d'un même *corps*, politique, social, culturel ; ça s'appelle diviser pour régner, et on parle alors d'une certaine idéologie puisque de partie et de particulier et de particulièrement désindividualisant.

Quel est le rôle des intellectuels ? Sortir de leur domaine, avec ou sans celui-ci, bon gré mal gré, mais en tout cas pour jouer, sur la place publique, à la bourse des idées. Un scientifique qui s'en tient à sa science particulière reste un scientifique. Il devient un intellectuel lorsqu'il se met à discuter politique, culture, loisir, etc. Il peut aussi devenir un intellectuel en entraînant tout le champ de son travail scientifique sur la place publique. Dans ce cas, les deux rôles, de scientifique et d'intellectuel, se superposent.

Quelle est la place des intellectuels ? Les intellectuels doivent être partout, toujours. On en est loin. Ici, au Québec, étant donné le contexte géo-socio-politique, étant donné notre situation démographique et culturelle, il importe que les intellectuels, s'ils existent, s'ils veulent bien exister, multiplient leurs actions, leurs interventions. On ne peut se permettre de laisser aux seuls spécialistes d'une discipline, d'un domaine, d'une question, le monopole de la discussion. Encore faut-il qu'il y ait discussion. Un des premiers rôles de l'intellectuel est d'assurer que le débat ait lieu. Il faut sortir des officines. Au grand air ! Une culture respire par la bouche, la bouche qui parle, la bouche de tous ceux, de toutes celles qui, en elle, à travers elle, pour et par et contre elle, parle.



*Parenthèse permettant l'introduction de générations d'écrivains plus fausses l'une que l'autre sans compter un détour dans le thème mais pas nécessairement...*

Imaginer, à l'infinif, quelques écrivains. Ils commencent à publier au cours des années 1950. Ils font partie d'un groupe : les Éditions de l'Hexagone ou la revue *Liberté*. Parallèlement à leurs fictions, mais aussi au fond de ces fictions, ils proposent ce qu'il est encore aujourd'hui convenu d'appeler un « projet de société ». Bon nombre de ces jeunes qui animent ces livres d'édition et de discussion comptent, vingt ans plus tard, parmi les écrivains les plus respectés, les plus lus. Leurs idées se retrouvent maintenant au pouvoir, plus précisément dans « l'opposition » qui, depuis 1976, est au pouvoir à Québec. D'un lieu à l'autre, on ne savait habituellement pas, à l'époque, s'il fallait placer le socialisme avant ou après l'indépendance et le laïcisme entre les deux, mais c'est autour de ces axes que s'articulaient leurs pensées politique, sociale, culturelle. Tout un pan de la littérature québécoise a été branché à cette triple prise, de parole et de position. Ces écrivains n'étaient pas les seuls à écrire. Mais, dans une large mesure, leurs livres ont bénéficié de leur action sociale et, bien évidemment, vice versa, contribuant ainsi doublement à les imposer comme écrivains et comme intellectuels.

1965. D'autres écrivains. D'autres lieux. Disons des revues : *La Barre du jour*, *Les Herbes rouges*. Il s'agit, selon la tradition, de s'opposer à ceux qui ont précédé. On s'en tiendra désormais au texte, au seul texte.

C'est, beaucoup, simplifier et c'est oublier tous les autres mouvements qui depuis 1950 ont traversé les paysages littéraires et intellectuels du Québec.

Je continue donc de simplifier.

Les premiers – je n'ose dire les Anciens – prétendaient faire de la littérature ; mais ne passaient-ils pas leur temps à faire tout autre chose et peut-être et pourquoi pas cela aussi ; ils créaient une littérature « nationale ». Le mot est lancé, en même temps que tous les débats – politiques, sociaux, culturels, économiques – auxquels ils participent des années 1950 à l'élection du Parti Québécois en 1976.

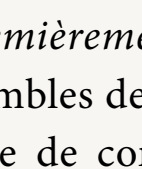
Ce que les jeunes leur reprocheront au milieu des années 1960, c'est, justement, de mettre la littérature au service d'une cause : le nationalisme. Alors non seulement ne ferait-on plus de littérature nationaliste, voire nationale (*sic*), on ne ferait tout simplement plus de littérature ! On allait faire d'une pierre, le texte, deux coups : celui de la littérature, celui du politique [lire : le pays].

On aperçoit là un phénomène intéressant, en forme, pourrait-on dire, de chiasme : ceux, celles qui veulent faire de la littérature, qui veulent faire « la » littérature du Québec, ceux-là, celles-là tiennent essentiellement, en apparence et du point de vue des autres, des discours sociopolitiques ; ceux, celles qui ne veulent pas, qui ne veulent plus faire de littérature, de la *Littérature* – avec un « L » majuscule –, ne font finalement que ça ; surtout, toujours en apparence et toujours du point de vue des autres, surtout ils paraissent ne rien faire d'autre ; ils sont à peu près totalement absents des petits et grands débats publics.

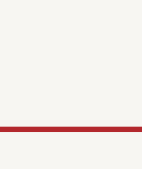
À partir de 1976, les rôles sembleront s'inverser. Bon nombre d'écrivains qui, suivant les mêmes apparences, avaient trouvé leur raison d'être (qui était d'être écrivain) dans le projet indépendantiste se sentent démunis devant sa prise en charge par le Parti Québécois « au pouvoir » – au non-pouvoir, je le répète, comme le confirmera le référendum de 1980 que ce parti perdra. Un à un, assez seuls souvent, ils retournent à la littérature (d'où ils sont venus ?), mais pas du tout certains de s'y retrouver ; ils connaissent, tiens ! des problèmes d'écriture et d'écrivain.

Au même moment – cette chronologie facilite le déroulement du scénario –, les formalistes, comme on les a nommés, les « textualistes », dirais-je, prennent de plus en plus de liberté avec leurs propres mots d'ordre ; des œuvres de toutes sortes se développent ; des romans, des recueils de poésie, au sens (presque) traditionnel du terme, se multiplient et occupent régulièrement le devant de la scène... littéraire ! On les voit, ces nouveaux écrivains pas du tout nouveaux, petit à petit prendre la parole : on sort de la littérature, ou on la sort, sans avoir nécessairement l'impression de trahir. On va causer peinture, cinéma, sport, textes des uns et des autres, féminisme, aussi bien que musique ou télévision, et même et pourquoi pas politique culturelle quand il s'agit de savoir, par exemple, pourquoi telle revue se voit tout à coup couper les vivres par un ministère des très petites « Affaires » culturelles.

Ne pas tirer, pour le moment, de conclusion. Mais se demander si, d'un écrivain à l'autre, d'un groupe d'écrivains à l'autre, le projet littéraire/textuel ne vient pas marquer, surdéterminer les possibles et impossibles projets d'intellectuels. Mais se demander si, d'un écrivain à l'autre, la part en lui, en elle et en eux d'intellectuel ne vient pas surdéterminer le travail littéraire, textuel. Mais, ici, fermer la parenthèse.



Parcourir la distance qui sépare le travail intellectuel de l'intellectuel proprement dit. Il est évident qu'écrire un roman, de la poésie, un essai constitue une activité, un travail intellectuel. Dans le contexte de la question qui est ici posée, je doute qu'on puisse caractériser quelqu'un d'intellectuel du seul fait qu'une tâche à caractère intellectuel est accomplie. Soutenir le contraire serait affirmer que le Québec, ou quelque autre société semblable à la nôtre, compte un nombre impressionnant d'intellectuels ; de toute évidence, tel n'est pas le cas. Se rappeler tout de même que l'espace de quelques décennies les Québécois ont passés de la campagne à la ville et que, parallèlement, la proportion des travailleurs intellectuels a augmenté de façon vertigineuse, suivant en cela le modèle social post-industriel. Se demander, par exemple, pourquoi cette multitude de travailleurs intellectuels ne génère pas, du moins à première vue, de plus nombreux intellectuels.



D'où parle l'intellectuel ? À qui parle-t-il ? Et à travers quoi et comment ? Les médias ne me semblent pas avoir suivi la voie que leur traçait, en partie, il n'y a pas si longtemps, un Marshall McLuhan par exemple. Village *global*, avait-il annoncé. Quel village *global* (mondial, oui) ? Dans les années 1960, au moment de sa révolution très tranquille, le Québec ressemblait toujours, il est vrai, à une société monolithique, une simple et plutôt petite paroisse. On regardait tous le même téléroman dont on discutait les péripéties le lendemain matin au bureau ou dans la cour d'école ; Maurice Richard avait marqué ses derniers buts pour nous tous, glorieux que nous étions ; les 12 012 employés d'Hydro-Québec éclairaient chacun de nos lanternes familiales. Ce que Dieu avait uni chez les Canadiens français depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas Jean Lesage, pourtant « maître chez nous », qui allait en provoquant la dissolution. Cette société-là, regardée aujourd'hui par le gros bout de la lorgnette en même temps que par le petit, cette société-là offrirait à ses intellectuels l'avantage de pouvoir se placer relativement facilement sur la même longueur d'onde que la grande, la très grande majorité de leurs concitoyens. Quinze ou vingt ans plus tard, on a l'impression que le mode de vie, les modes de vie, le fractionnement du travail, l'inavouable répartition des richesses, l'éclatement des médias, etc., tout cela contribue à morceler la société en d'innombrables îlots dont une assez superbe dérive serait le seul dénominateur commun.

Il en découle une plus grande bien que toute relative difficulté à agir de manière *globale*, universelle. Il en découle également une multiplication, tout aussi relative, des lieux d'action.

Les écrivains sont-ils des intellectuels ? Si je formais un début de réponse, ce serait : non, pas suffisamment. Ce que j'attends des écrivains, c'est manifestement, pour ma part, des fictions. Mais en même temps j'attends d'eux, d'elles, que le réel, le travail, le jour, la nuit et pour tout dire la pensée, ma pensée, se sente un peu plus libre, débarrassée dès lors de ses vieilles habitudes de vieille société.

Je comprends mal que les écrivains ne fassent pas plus au niveau de ce qui, d'abord, est le plus près d'eux : l'édition, la critique, la circulation des textes, du sens, des idées. Je ne dis pas qu'ils ne font rien. Je prétends qu'ils pourraient accomplir tellement plus et davantage.

Je comprends mal que les écrivains ne s'emparent pas, littéralement, des médias. Nous n'avons pas seulement l'inconvénient, nous avons aussi l'avantage de vivre dans une « petite » société. Qu'attendent les écrivains pour s'emparer du *Devoir*, par exemple ? Je ne parle pas particulièrement des pages littéraires, mais des dix ou douze (!) autres pages de cette vénérable institution qui deviendraient toutes ainsi des pages littéraires. Je ne veux pas croire que ceux et celles qui, dans leurs livres, font rêver ne pourraient pas contribuer d'une façon importante à tous les débats du jour et de l'époque. Du transport en commun à la réforme scolaire, de la télévision « encore plus » payante à la *Loi sur le droit d'auteur*, de l'euthanasie à l'écologie, c'est de leurs visions que je souhaite me nourrir plutôt que des éditoriaux de celui-ci ou de cette autre-là.

Les écrivains sont-ils des intellectuels ? Quels rapports les écrivains entretiennent-ils avec les autres intellectuels, s'ils veulent en entretenir ? Qui sont ces autres intellectuels ? Où en est au juste la vie intellectuelle au Québec au moment où, à en croire un éditorial du *Devoir*, « l'impérialisme suave » (*sic*) qui souffle depuis Québec fait plus peur que l'impérialisme culturel américain ?

Et, bien sûr, etc.



Écrire. Je suppose qu'en cette fin de siècle et même si, aux yeux d'un certain nombre, de telles idées conserveront encore longtemps un coefficient de décadence pour le moins élevé, suspect, mettons, je suppose donc : *premièrement*, qu'écrire consiste à organiser des ensembles de signes (lettres, mots, phrases, etc.) en vue de composer des ouvrages (littéraires, scientifiques, etc.) ; *deuxièmement*, que le livre, jusqu'à maintenant et depuis, disons, Gutenberg, constitue le support privilégié de l'écriture ; *troisièmement*, que ce « privilège », s'il persiste, donne par ailleurs, par ici, des signes nombreux, certains, de dégradation (au sens physique du terme : entropie) ; *quatrièmement*, qu'un écrivain, s'il a pour fonction principale d'écrire des livres, connaît et est en mesure d'utiliser d'autres médias (supports) qui transmettent, dans notre société, les textes : radio, télévision, revues, journaux et, une dernière fois, etc.

Je suppose enfin que les écrivains veulent non seulement faire ces fictions qui sont les leurs, mais les vivre, c'est-à-dire très exactement les respirer, les manger, les dormir, les marcher, les rêver les yeux grand ouverts avec tous, avec toutes. « La littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout », écrivait André Breton.

Allons-y !

Écrivains, intellectuels,

texte d'une communication

prononcée dans le cadre du

II<sup>e</sup> Congrès de l'Union des écrivains québécois

tenu à Montréal en 1982 sur le thème

« Littérature et identités culturelles »,

a fait l'objet d'une publication en tirage limité,

aux éditions nbj, en novembre 1984.

ISBN : 2-89314-025-4.

La présente nouvelle édition porte le numéro

ISBN : 978-2-89816-351-7

© Michel Gay et Vertiges éditeur, 2021

– 1352 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org